LE SPLEEN,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE ET DELESTRE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 20 mars 1820.

PRIX : 1 fr. 25 cent.



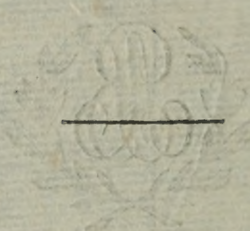
A PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE, AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. DE LUSSAN, jeune veuve.	Mlle. *Lucie.*
Ernest d'ÉTANGES.	M. *Gontier.*
Sir KINNECESTER, professeur de philosophie.	M. *Philippe.*
JONATHAN, maître d'hôtel garni.	M. *Edouard.*
RACHEL, sa fille.	Mlle. *Minette.*
TOBIE, amant de Rachel.	M. *Laporte.*



La scène est aux eaux de Bath.

LE SPLEEN.

Le Théâtre représente un pavillon de verdure, dans un jardin de l'hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONATHAN, *debout*, RACHEL *à une table, écrivant.*

RACHEL.

Mais, mon papa, je vous dis que Tobie...

JONATHAN.

Taisez-vous, mademoiselle Rachel, voilà vingt guinées de trop que vous m'avez fait mettre sur ce mémoire; grâces à vous, j'ai tous les jours des distractions pareilles!

RACHEL.

Pardi! vous n'y perdez pas!

JONATHAN.

Et la réputation, Mademoiselle! Croyez-vous que moi Jonathan, aubergiste connu et renommé de la ville de Bath, il soit agréable d'avoir, auprès des voyageurs, une réputation . . . de distraction.

RACHEL.

Oh! quelquefois!... ils appellent ça autrement.

JONATHAN.

Taisez-vous... et écrivez: Mémoire de M. le comte Ernest d'Etanges... Le comte d'Etanges!... ah! si tous mes locataires étaient comme celui-là!... vingt-cinq ans, 500 mille livres de rente, jetant l'or à pleines mains... Moi, malgré le préjugé national, j'aime les étrangers... je les aime! Aussi, dès qu'il s'en présente un comme celui ci!... quel accueil!... quelles prévenances!... tout cela se retrouve.

Air: *De sommeiller encor, ma chère.*

Je lui fais payer mon sourire,
Je lui fais payer mes apprêts,

Jusqu'à l'air anglais qu'il respire,
Qu'il paye en bons écus français!
Nul aubergiste sur la terre,
Ne sait mieux que nous son métier;
Aussi, dit-on, que l'Angleterre
Est un pays hospitalier!

RACHEL.

Mais, mon papa, si Tobie...

JONATHAN.

Taisez-vous! Huit cents guinées pour une semaine! s'il achève le mois ma fortune est faite!... je me retire du commerce! j'achète cette petite maison de Tunbridge que j'ai en vue... et qui me convient si fort... et j'offre à mes concitoyens le spectacle d'un aubergiste faisant une fin honnête.

RACHEL.

Dieu! que ça fait mal de ne pas pouvoir parler.

JONATHAN.

Ah ça, mademoiselle Rachel... qu'est-ce que ça signifie... est-ce que vous avez aussi des distractions?...

RACHEL.

Dam'!... tout comme une autre... vous me défendez de parler de Tobie, alors je suis obligée d'y penser, et je ne peux pas penser à votre mémoire quand je pense à Tobie... c'est cependant bien clair, et ça n'est pas difficile à comprendre; mais les papas ne veulent jamais entendre ça.

JONATHAN.

Hé bien, c'est ce qui vous trompe... j'entends très bien que votre M. Tobie est un petit fat qui vous fait les yeux doux.... mais la fille de M. Jonathan, du Grand Léopard, n'est pas faite pour écouter un petit musicien... et un fifre encore.

Air : *De l'Ecu de six francs.*

Ici, c'est en vain qu'il me brave,
Sachez que je pense trop bien
Pour laisser ma fille et ma cave
Au pouvoir d'un musicien;
Je suis trop adroit politique,
Et pour en faire un gendre enfin,
Je tiens beaucoup trop à mon vin,
Et pas assez à la musique.

Et quelle musique! il en est à la gamme!

RACHEL.

Il la sait presque.

JONATHAN.

Oui... car il vient toute la journée l'étudier ici! un son aigu qui

vous entre dans les oreilles! Nous préserve le ciel de son instrument, et de tous ceux qui y ressemblent; mais il finira par faire déserter ma maison; le comte Ernest s'en est déjà plaint: le comte Ernest!... huit cents guinées par semaine!... J'entends, mademoiselle, que Tobie ne remette plus le pied ici.

RACHEL.

Mais, mon papa, s'il venait sans son fifre!

JONATHAN.

Non, Mademoiselle, avec ou sans accompagnement, je n'en veux plus.

RACHEL.

Comment, il serait possible... c'est là votre dernier mot... Hé bien, mon papa, vous ne savez pas ce qui peut arriver! vous ne connaissez pas Tobie .. vous ne me connaissez pas... et je vous préviens que nous ferons quelque coup de désespoir... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... ne plus voir Tobie... je ne pourrai pas vivre ainsi!...

On entend en dehors :

Holà! quelqu'un!

JONATHAN.

Hé bien, Rachel, vous n'entendez pas?

RACHEL.

Est-ce que je peux, puisque je pleure.

JONATHAN.

Et moi, j'entends que vous ne pleuriez pas; je vous ordonne d'être gaie et toujours gaie; on vient aux eaux pour se divertir, et l'on n'a pas besoin de rencontrer des visages tristes.

RACHEL.

Ah! mon Dieu! quel état! on ne peut pas même pleurer quand ça vous amuse.

SCÈNE II.

Les Précédents, KINNECESTER, *parlant en entrant.*

KINNECESTER.

Beaucoup trop cher! beaucoup trop cher!... je ne mettrai certainement pas vingt guinées à un appartement; ce n'est pas là mon genre... la véritable philosophie consiste à se passer de ce qui est trop cher!... M. le comte d'Etanges loge-t-il ici?

JONATHAN.

Vous êtes chez lui... tout ce côté de l'hôtel lui appartient.

KINNECESTER.

Hé bien, voilà ce qu'il me faut... je n'ai pas besoin d'autre logement... je m'établis chez lui. Ce cher Ernest, sera-t-il enchanté de me voir!

JONATHAN.

Monsieur est son parent?

KINNECESTER.

Mieux que cela!...

JONATHAN.

Monsieur est son ami?

KINNECESTER.

Mieux que cela!... il me doit tout... je suis son ancien gouverneur... sir Kinnecester, membre de l'université d'Oxford, littérateur distingué, et professeur de philosophie anglaise, par-dessus le marché.

Air : *De Mariane.*

On sait quelle est la renommée
De nos philosophes anglais,
Pour eux qu'est-ce que la fumée?
Le solide a seul des attraits;
On réfléchit,
On s'enrichit,
On suit Newton,
Et le cours du coton;
Même en vrai sage,
Pour un suffrage
On ne craint point
L'affront d'un coup de poing;
Spéculant sur la catastrophe
Qui fait trembler tant de maris,
Jusqu'aux époux dans ce pays
Chacun est philosophe.

J'arrive de ma petite maison de Tunbridge; une propriété charmante... que j'appelle mon Tusculum.

JONATHAN.

C'est justement celle que je voulais acheter; car je crois que le propriétaire a été dans l'intention de vendre...

KINNECESTER.

Oui... un instant! mais je tiens à cette retraite! je la dois à la reconnaissance de mon cher élève! Asile du sage! où je cultive les lettres et touche mes revenus! car, grâces au ciel, je jouis d'une certaine aisance . . . mais c'est trop juste, le talent n'exclut pas la fortune; en Angleterre on est philosophe, et on a des maisons.

JONATHAN.

Et puis-je savoir, Monsieur, ce qui vous amène dans la mienne ?...

KINNECESTER.

J'ai appris que mon illustre élève, le comte Ernest, n'était pas bien portant... qu'il prenait les eaux de Bath... et je suis venu voir par moi-même... car vous ne savez pas à quel point sa santé m'est chère... la mienne y est attachée... voilà comme je suis... mais l'extrême amitié que je lui porte tient à des considérations d'un ordre plus élevé, et dont il est inutile de vous parler... Avant tout, donnez-moi des nouvelles du malade.

JONATHAN.

Air : *De la Robe et les Bottes.*

Usant gaîment de ses belles années,
Du plaisir seul il suit les lois,
A pleines mains prodigue les guinées,
Et l'on dirait d'un mylord d'autrefois.
Bals et festins, concert et sérénade,
Desirant tout, n'épargnant rien,
Si comme lui chacun était malade,
Les aubergist' se porteraient tous bien.

RACHEL.

Oui, mais il est bien singulier... il ne faut pas dire... mais hier en cachette, je l'ai vu embrasser un portrait... qu'un instant après il a jeté par terre... avec colère.

JONATHAN.

C'est bon, c'est bon... taisez-vous, Mademoiselle.

KINNECESTER.

Non, laissez-la dire.

RACHEL.

Et le plus drôle, c'est qu'au moment où il s'amuse le plus... il prend tout-à-coup un air sombre et si rêveur qu'il n'écoute plus rien... et puis il a des distractions... oh ! des distractions !

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

On n'sait vraiment qu'en penser,
C'matin j'lui porte un mémoire,
Et v'là qu'au lieu du pour-boire,
Il m'propos' de m'embrasser ;
En vain j'aurais fait la moue,
Je m'résign' donc, et j'avoue
Qu'déjà je tendais la joue,
Sûr' qu'il allait appuyer,
Quand soudain il reste en route,

Et s'en va, croyant sans doute
Qu'il venait de me payer.

Dans l'attitude de quelqu'un qui tend la joue.

Et je suis restée de là...

KINNECESTER.

Oui, cela n'est pas naturel... Mais il n'a pas d'autres indispositions que celle-là?...

JONATHAN.

Non, sans doute.

KINNECESTER.

Et il prend les eaux pour son plaisir?

JONATHAN.

Apparemment...

KINNECESTER.

Et il n'a pas de médecin?

JONATHAN.

Oh! mon Dieu non!

KINNECESTER.

Allons, allons, on peut se rassurer...et je vois qu'heureusement j'ai fait un voyage inutile.

RACHEL, *qui a regardé par la fenêtre.*

Papa, papa, une bonne nouvelle! une grande dame qui descend d'une berline; vous savez bien cette jeune veuve qui, il y a un an, est déjà passée par ici.

JONATHAN.

Comment, il serait possible! et personne pour la recevoir... mais allez donc, Rachel, allez donc.

SCENE III.

Les Précédents, Mad. DE LUSSAN.

Mad. DE LUSSAN.

Eh! mon Dieu! je ne suis pas difficile, je me contenterai du premier; que l'appartement soit élégant... meublé à la française... et que la vue soit agréable... je n'en demande pas davantage.

Air : *Depuis long-temps j'aime Adèle.*

De ma présence que l'on ôte
Ce qui peut attrister les yeux,
Avant tout j'aime, mon cher hôte,
Accueil aimable et gracieux,
De la gaîté, plus d'air morose,
Sur vos visages, si je puis,

Qu'au moins je trouve quelque chose
Qui me rappelle mon pays.

KINNECESTER, *qui pendant ce temps s'est occupé à lire dans un coin.*

En croirai-je mes yeux !... Madame la comtesse de Lussan !

Mad. DE LUSSAN.

Et c'est vous, mon cher Kinnecester ! depuis mon arrivée en Angleterre, je demandais de vos nouvelles à tout le monde ; vous avez quitté Paris si brusquement.

KINNECESTER.

Je m'étais présenté chez vous à deux heures le jour de mon départ, pour vous offrir un exemplaire de mes Considérations philosophiques. (*En tirant de sa poche.*) En voici encore...

Mad. DE LUSSAN.

Oui, je me rappelle... je n'ai pu vous recevoir, j'avais été la veille au bal... voilà comme on néglige ses meilleurs amis, mais je ne les oublie pas, et j'ai toujours conservé pour vous le respect qu'une écolière doit à son professeur.

KINNECESTER.

Ah ! Madame !

Mad. DE LUSSAN.

Je m'ennuyais tant dans le pensionnat, que j'attendais avec impatience les jours où vous deviez nous donner leçon ; car, pendant deux ans, je ne me suis un peu plus divertie qu'en vous entendant prononcer l'anglais.

KINNECESTER.

Aussi, c'étaient les leçons les plus gaies ; et les progrès que vous avez faits m'ont bien payé de mes soins ; sans compter la pension que M. votre père m'a faite.

Mad. DE LUSSAN.

Oui, je le sais.

KINNECESTER.

Je vous avouerai que j'ai été sensible à ce témoignage de reconnaissance... Certainement, une pension viagère faite sur la tête de votre élève, me semble la manière la plus honorable et la plus délicate de reconnaître les soins d'un professeur distingué ; c'est ainsi qu'en a agi avec moi le comte d'Etanges.

Mad. DE LUSSAN.

Ernest d'Etanges !

KINNECESTER.

Oui, à qui pendant mon séjour en France, j'ai enseigné les premiers éléments de la philosophie... et il serait à desirer que tout le monde adoptât cet usage.

Mad. DE LUSSAN.

Oui, c'est une spéculation de tendresse qui rapporte à tout le monde; car enfin vous voilà obligé toute votre vie de faire des vœux pour ma santé.

KINNECESTER.

Je n'ai jamais cessé d'en faire. (*S'inclinant.*) Oserais-je demander à madame la Comtesse comment elle se porte ?...

Mad. DE LUSSAN.

Mais, grâces au ciel, fort bien pour vous et pour moi.

Air : *Voilà le train de ma vie.*

Usant des droits du veuvage,
J'ai, dans les jeux et les ris,
Dans les plaisirs du jeune âge
Passé l'hiver à Paris.
Le calme m'est nécessaire,
Et lasse de m'amuser,
Je venais en Angleterre
Afin de me reposer.

KINNECESTER.

Vous vous trouverez ici en pays de connaissance...Mon ancien élève.., dont je vous parlais tout-à-l'heure, habite depuis quelque temps cet hôtel... Ernest d'Etanges !

Mad. DE LUSSAN.

Ah ! mon Dieu, que me dites-vous ? le comte Ernest est ici..... certainement, je l'ignorais... et si j'avais pu prévoir... je ne serais pas descendue dans cet hôtel.

KINNECESTER.

Il me semble cependant qu'il était jadis au nombre de vos adorateurs... on avait même parlé d'un mariage... à telles enseignes, que j'avais déjà commencé des couplets... deux familles respectables, deux époux charmants... et puis mes deux pensions qui se trouvaient cumulées et réunies dans la même maison... ce mariage-là me semblait offrir toutes les convenances et les garanties possibles.

Mad. DE LUSSAN.

M. Ernest en a jugé autrement; nous avions été élevés ensemble... il m'aimait... je le croyais du moins, jusqu'au moment où la conduite la plus inexplicable et la plus offensante . . . Il charge M. de Lussan, un de ses amis, de me demander en mariage à mon père... certainement cette démarche m'était fort indifférente; j'étais loin de la desirer; mais enfin mon père accepta, et charge M. de Lussan de la réponse la plus favorable... celui-ci vole vers son ami... Que croiriez-vous qu'il était devenu ?... Parti, disparu...

il avait quitté Paris, la France, sans daigner nous prévenir, et depuis nous ne l'avons jamais vu.

KINNECESTER.

Certainement, je ne reconnais pas là les leçons de tact et de bienséance que j'ai tâché d'inculquer à mon élève.

Mad. DE LUSSAN.

Nous avons seulement appris qu'il était passé dans les pays étrangers, où ses bizarreries... ses dissipations, ses folles dépenses, avaient dérangé sa fortune, sa santé et changé même son caractère.. Du moins c'est ce que nous avons su par M. de Lussan, qui depuis son départ était plus assidu que jamais... Je ne l'aimais point... j'éprouvais même pour lui une sorte de répugnance... bien naturelle... il suffisait qu'il eût été l'ami de quelqu'un... que je ne pouvais souffrir; mais enfin mon père commandait... il fallut céder, je l'épousai . . . et c'est au bout de six mois de mariage que ce malheureux duel...

KINNECESTER.

Oui, j'en ai entendu parler... un de ses amis intimes, un colonel, qui en plein salon l'accusa de perfidie... de trahison... c'est même à cette occasion que j'ai composé, contre les duels, ce chapitre qui m'a fait avoir une affaire...

Mad. DE LUSSAN.

Vous vous êtes battu?...

KINNECESTER.

En philosophe... mon livre à la main... frappe! mais écoute!.. Et depuis vous n'avez pu pénétrer les véritables motifs du départ d'Ernest?

Mad. DE LUSSAN.

Non, rien n'a pu m'expliquer sa conduite... si ce n'est peut-être le caractère qu'il me supposait alors... J'étais légère, étourdie, j'avais bien des défauts, il est vrai... mais enfin... je l'aimais.

Air : *De Téniers.*

Est-il des torts que ce mot-là n'expie?
Mais rien n'a pu le retenir,
Par les plaisirs, par la coquetterie,
De mon esprit je voulus le bannir;
De ses rivaux les soupirs et la flamme,
Laissaient mon cœur dans un ennui secret,
Ceux qui restaient n'étaient rien pour mon ame,
Et je pleurai le seul qui s'éloignait,

SCENE IV.

Les Précédents, JONATHAN, *portant un paquet de lettres.*

JONATHAN.

Mille pardons, Madame de vous faire attendre . . . . . votre appartement sera prêt dans l'instant ; c'est que tous mes gens sont occupés... Monsieur le comte d'Etanges a commandé pour ce soir un souper...

Air:

Oh ! c'est un repas magnifique!
Nous aurons bien deux cents couverts;
Du Champagne et de la musique,
Des chanteurs et des ducs et pairs.

KINNECESTER.

Voilà tous les gens qu'il accueille,
Dieux ! quel dîner ! il faut vraiment
Qu'il perde la tête, ou qu'il veuille
Se faire élir au parlement.

JONATHAN.

Ça m'a plutôt l'air d'un repas de noce.

KINNECESTER.

Qu'est-ce qu'il dit ? un repas de noce...

JONATHAN.

Ma foi oui, vu que son intendant m'a donné ce paquet de lettres à mettre à la poste, et rien qu'au format, on dirait des billets de mariage.

Mad. DE LUSSAN, *avec émotion.*

Lui, se marier... vous le voyez!... cela ne m'étonne pas. (*Regardant.*) Oui, ce sont des billets de mariage.

JONATHAN.

Oh ! il y en a pour tous ses amis à trente lieues à la ronde !

KINNECESTER.

Il me semble alors qu'il doit y en avoir pour moi, attendu surtout qu'il ignore mon arrivée.

JONATHAN, *parcourant les billets.*

Monsieur... Monsieur... Monsieur... Madame... Ah! ma foi oui, sir Kinnecester, à Tunbridge.

KINNECESTER.

Donnez, la voilà à son adresse... franche de port... Eh mais !

c'est un cachet noir, et un imprimé ! (*Lisant.*) « Ce lundi matin. » C'est aujourd'hui.

Air : *De la Sentinelle.*

« Le comte Ernest fait part à ses amis,
» Car il connaît les lois de l'étiquette,
» Qu'il a lui-même, et dans tous les pays,
» Cherché long-temps félicité parfaite :
» Vu qu'en ce monde il n'a pu la saisir,
» Il a pensé que dans l'autre sans doute
» Devait habiter le plaisir,
» Et c'est pour mieux s'en éclaircir
» Que ce soir il s'est mis en route. »

Ah ! mon Dieu !

Mad. DE LUSSAN.

C'est sans doute une plaisanterie, et l'originalité même de ce billet...

KINNECESTER.

Point du tout, ces préparatifs, ce grand repas commandé pour ce soir... Je le connais mieux que vous, avec son air évaporé, il est méthodique en diable ; ses arrangements sont faits, ses billets envoyés ; il ne changerait pas de résolution pour un empire.

Mad. DE LUSSAN.

Mais vous n'y pensez pas... songez donc que c'est inconcevable.

KINNECESTER.

Comment, inconcevable !... mais c'est épouvantable ! ne pas craindre d'affliger ses meilleurs amis... son ancien professeur... ma petite maison de Tunbridge, où je viens de faire faire des réparations, et je vous demande pour quels motifs...

Mad. DE LUSSAN.

C'est qu'il est sans doute trop heureux ou trop riche...

KINNECESTER.

Est-ce une raison ?...

Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

Oui, dans ses trames inhumaines,
Compte-t-il pour rien l'amitié ?
Elle qui sait calmer nos peines,
Ou les alléger de moitié....
Si ses grands biens lui sont pénibles,
Si ses trésors font ses douleurs,
N'a-t il pas des amis sensibles,
Prêts à partager ses malheurs.

Mad. DE LUSSAN.

Comment, il se pourrait.... et personne ne songerait à le détourner d'une pareille résolution... Non... non... rassurez-vous, il

est impossible que nous ne trouvions pas quelque moyen... pour empêcher...

KINNECESTER.

Comment, vous pourriez... Ah! Madame, cette entreprise-là est digne de vous !... c'est une bonne œuvre au moins... car c'est un jeune homme charmant... qui ne pense pas, j'en suis sûr, au tort qu'il nous fait... le meilleur cœur, l'esprit le plus aimable..... mais la tête . . . ah ! la tête! je sais cela! je l'ai eu pendant deux ans.

Mad. DE LUSSAN.

Oui, vous l'avez commencé.

KINNECESTER.

Ah! mon Dieu! quel tapage! des chevaux, des piqueurs... un train magnifique! le pauvre malheureux... c'est lui sans doute, je vous en prie, Madame, ne l'abandonnez pas.

Mad. DE LUSSAN.

Non, je vous le promets... J'entre un instant dans mon appartement; mais comme il ignore ce qui me concerne... pas un mot sur ma situation... sur mon veuvage... surtout sur cette lettre... gardez-vous de parler...

KINNECESTER,

Moi, parler!... je suis trop heureux de pouvoir vous seconder dans une entreprise aussi noble, aussi généreuse... votre exemple m'enflamme, m'électrise... Je suis capable de tout ! je me tairai. (*La comtesse sort. Tirant Jonathan à part.*) Dites-moi, mon cher ami, êtes-vous toujours dans la même intention... à l'égard de cette petite maison de Tunbridge ?

JONATHAN.

Oui, sans doute...

KINNECESTER.

Eh! bien! j'y tiens moins dans ce moment-ci, et je ne serais pas éloigné de m'en défaire au comptant... et promptement... nous pourrons nous entendre... mais silence, on vient.

SCENE V.

KINNECESTER et JONATHAN, *se tenant un peu à l'écart*, ERNEST, *entrant*, *précédé de plusieurs jokeis.*

Air : *de Jean de Paris.*

Bravo, mes chers amis, (*bis.*)
Quelle course admirable!

De mon coureur, ah ! je suis enchanté,
Ah ! c'est charmant en vérité, (*bis.*)
C'est un exercice admirable ; (*bis.*)
C'est un tapage, un bruit, une poussière,
Chacun se heurte et tourne en sens contraire ;
On est poussé, renversé, balotté,
Ah ! c'est charmant en vérité.

Je crois que j'ai parié à moi tout seul contre tous les gentlemen du canton.

JONATHAN.

Et monsieur le Comte a eu la gloire de gagner le pari?...

ERNEST.

Oui, j'ai eu la gloire et 500 guinées; tiens, Williams, elles sont pour toi... mais que l'on soigne mon coureur... Pauvre cheval... il vient d'acquérir autant de gloire que moi, pour le moins.

JONATHAN.

Votre Grâce peut être sûre qu'on le traitera avec les plus grands égards... c'est un si bel animal.

ERNEST.

Oui, une tête superbe... un œil de feu... et une légèreté... Ah! tu le trouves beau?

JONATHAN.

Certainement.

ERNEST.

Je te le donne.

JONATHAN.

Comment, votre coureur...

ERNEST.

Il est à toi... je te le donne... prends, et laisse-moi tranquille... avec ces gens-là, on est toujours obligé de répéter les choses: allez... Ah! c'est toi, petite... Tobie s'est-il acquitté de ma commission?

RACHEL.

Pour cette cassette? Il y est allé... on peut se fier à lui... moi d'abord, c'est mon homme de confiance.

ERNEST.

A propos, a-t-on exécuté mes ordres pour le souper? (*Jonathan s'inclinant.*) C'est qu'il sera charmant, mon souper... les plus jolies femmes de la ville... des jeunes gens du meilleur ton... des vins délicieux... une musique enchanteresse... Je veux que tous les plaisirs nous entourent à-la-fois.

RACHEL.

Là, v'là-t-il pas de la dépense... pour un souper.

ERNEST.

Eh! sans doute, on a trop négligé les soupers; on a tort... on ne peut trop l'embellir... c'est le dernier repas de la journée...

KINNECESTER.

Oh! je n'y tiens plus...

Il s'avance et salue Ernest.

ERNEST.

En croirai-je mes yeux!... mon cher Kinnecester... Parbleu! vous en ce pays!... quelle bonne fortune vous envoie?

KINNECESTER.

Le desir de vous voir! l'état de votre santé...

ERNEST.

Ma santé! et mais je me porte à merveille... je n'ai jamais été plus gai qu'aujourd'hui!... j'ai idée que la journée sera heureuse... je viens de gagner un pari, je traite tous mes amis... je compte sur vous... A propos, je vous avais écrit à Tunbridge... mais vous recevrez ma lettre plus tard.

KINNECESTER.

C'était sans doute pour un sujet important?

ERNEST.

Oh! mon Dieu non... pour moins que rien... ça ne vaut pas même la peine que nous nous en occupions... J'ai des compliments à vous faire... j'ai reçu votre dernier ouvrage... vos *Considérations philosophiques*... je les ai lues avec grand plaisir... et depuis Montaigne et Jean-Jacques...

KINNECESTER, *s'inclinant.*

Ah! monsieur le Comte!

ERNEST.

Non, votre chapitre sur le mépris des richesses est fort bien... mais celui sur le mépris de la vie!...

KINNECESTER.

Hein!... ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux?

ERNEST.

Si vraiment!... Je veux, comme a dit La Fontaine:

« Qu'on sorte de la vie ainsi que d'un banquet,
» Remerciant son hôte, et faisant son paquet. »

Et en outre, une clarté... une force de raisonnement...

KINNECESTER.

Oh! il y aurait bien des choses à dire!

ERNEST.

Point du tout!... il n'y a pas de réponse. (*En riant.*) Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... c'est que celui qui a écrit ce chapitre puisse exister encore!